

A Crestian Rapin

Vací Bordèu, la vila granda !



Jasmin chez les poètes occitans du Bordelais, contact et rémanence (1865-1930).

Par David Escarpit

Jacques Boé dit Jasmin (1798-1864) fait partie du paysage littéraire de Bordeaux presque autant que de celui d'Agen. Au XIX^e, alors que l'occitan, langue encore majoritaire parmi le peuple, semblait accuser un recul de plus en plus évident dans l'agglomération girondine, le poète agenais participa, avec bien d'autres parfois très différents de lui, à ce que le majoral médocain Pierre-Henri Berthaud appela le *renadiu*, la renaissance du gascon à Bordeaux¹. L'écriture en langue d'oc est encore à la veille de cette grande vague de fond que sera le Félibrige, constitué par Frédéric Mistral et six autres poètes provençaux au château de Font-Ségugne, le 21 mai 1854. Le Bordelais, parmi les terres occitanes les plus géographiquement éloignées de la Provence rhodanienne, ne connaîtra le phénomène que tardivement, au début du XX^e siècle. L'identité occitane de Bordeaux, vers le milieu du XIX^e siècle, repose essentiellement sur la figure du gouaillier et facétieux Jean-Antoine Verdié, dit *Mèste Verdièr* (1779-1820) dont les œuvres gasconnes, drôlatiques et rabelaisiennes, s'inscrivent dans une autre tradition occitane que celle de l'écriture savante ou raffinée : celle du Carnaval.

¹ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *La littérature gasconne du Bordelais*. Paris, Les Belles Lettres. P. 67.

Mais le regain d'intérêt que cette figure bordelaise, immensément populaire en Gironde, apportera pour l'écrit en langue locale conduira certains prosateurs ou versificateurs gasconnants de Bordeaux à chercher loin de la langue populeuse de Verdié des modes d'expression plus élevés, plus conformes aux idéaux énoncés en faveur de l'écrit occitan depuis Godolin : *lo pus naut escalon de la perfeccion*, le plus haut degré de perfection. Ceux-ci trouveront en la figure de Jasmin, un voisin prestigieux qui leur rendait volontiers de fréquentes visites, et bientôt un référent auréolé de gloire, capable de réaliser un idéal d'écriture occitane dans les genres « hauts ».

Il est souvent difficile de distinguer les courants qui parcourent une œuvre sur laquelle nous sommes très mal documentés. Il est donc souvent nécessaire de faire appel à l'interprétation, quand le recoupement de données excessivement lacunaires ne permet pas de démontrer des faits. Nous tenterons dans un premier temps de dresser brièvement un portrait du Bordeaux occitan des années 1840 à 1860, puis nous chercherons en quoi Jasmin a joué un rôle sur la production littéraire bordelaise de langue d'oc à cette époque et après. Enfin, nous terminerons en tentant de démontrer le phénomène de rémanence de l'aura janseminienne sur les poètes girondins occitanophones, jusque très avant dans le XX^e siècle. Nous essaierons également d'évaluer les modalités respectives des deux courants d'influence qui balayaient le Bordeaux occitan du XIX^e siècle : Verdié et Jasmin.

Quand Jasmin, en 1836, se rend à Bordeaux pour, semble-t-il, donner pour la première fois lecture publique de son nouvel ouvrage, *L'Abuglo de Castèl-Cuillé*, l'accueil fait à ce coiffeur d'à peine trente-huit ans, qui rime en « patois gascon » (en réalité du languedocien garonnais, il est vrai assez fortement influencé par le gascon voisin) semble avoir été des plus enthousiaste. L'abbé Deydou, professeur de rhétorique au séminaire de Bordeaux, s'en fait l'écho dans un opuscule rédigé en 1865, peu après la mort du poète, composé à l'occasion d'une remise de prix :

La vie de Jasmin n'est plus qu'une suite de triomphes et de bonnes œuvres. C'est Bordeaux qui couronne son *Aveugle*, c'est Toulouse qui décerne un rameau d'or à l'auteur de *Françonette*.²

Dans un dithyrambe de la plus pure tradition rhétoricienne, l'abbé y loue l'ancienneté et la gloire de la *Langue d'Oc* (peut-être la première attestation du terme à Bordeaux), tout en évoquant un couronnement pour Jasmin. Il semble avoir été intronisé aussitôt au sein de la prestigieuse Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux³ à titre de membre-correspondant, ainsi que l'atteste le frontispice de la première édition de *L'Abuglo*, parue chez Noubel à Agen en 1836, tout comme son appartenance à la Société

² DEYDOU, abbé P.-G., 1865. *Le dernier troubadour, ou éloge historique et littéraire de Jacques Jasmin*. Discours prononcé à la distribution des prix du petit-séminaire de Bordeaux le 22 août 1865. Bordeaux, veuve Justin Dupuy.

³ Aujourd'hui Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux

d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen. Il apparaît par ailleurs dans les actes contemporains de la très fermée institution bordelaise aux environs de la même époque. Là est sans doute ce que l'abbé Deydou évoque comme un couronnement, en sachant que les académies et sociétés savantes des XVIII^e et XIX^e siècles (celle de Bordeaux a été créée en 1712 et celle d'Agen en 1776) affectionnaient les récompenses et distinctions inspirées des jeux panhelléniques de l'Antiquité, à grand renfort de couronnes et autres palmes.

En 1842, Jasmin ne se contente plus de l'axe Bordeaux-Toulouse : il entame ce que le majoral Pierre-Henri Berthaud désignera comme une « tournée »⁴ qui le conduit à travers tout le domaine linguistique et l'aire d'influence culturelle de la langue d'oc : de la Provence au Périgord, en passant par Angoulême, Auch, Albi, Toulouse – qui l'accueille au sein du Consistoire du Gai-Savoir, Bordeaux, Orthez, Saint-Flour, Rodez, Cahors, Libourne, Castelsarrasin, Millau, mais aussi à Paris où sa proximité avec l'écrivain Charles Nodier lui permet de rencontrer Sainte-Beuve – manifestement marqué par le poète agenais⁵ – Lamartine, Ampère, et d'être reçu aux Tuileries par le roi Louis-Philippe en personne. Il fera en 1844 la connaissance de Franz Liszt lors d'un concert à Agen.

Jasmin est devenu une vedette dans le Midi : *Bordeaux, Toulouse, Paris se disputèrent successivement l'honneur de lui entendre réciter ses vers populaires en dialectes agenais*, nous affirme Jacques Augarde, homme politique et journaliste originaire d'Agen⁶, tandis que Raoul Vèze déclare dans une conférence consacrée au poète en 1901 que *de Bordeaux à Toulouse, il n'exista bientôt plus de fête complète sans Jasmin*⁷. Berthaud, pour sa part, se contente de nous affirmer que *Jasmin vient très fréquemment (se) faire acclamer à Bordeaux et dans la région – au surplus, il faut le dire, au bénéfice d'œuvres de charité*⁸. En 1842, au plus fort de la gloire du poète, le président de la Société Philomathique de Bordeaux, Sébastien Pellet, *s'adresse à lui en gascon*⁹ dans les colonnes du journal *L'Indicateur de Bordeaux*, organe de presse orléaniste créé par Henri Fonfrède :

En nous serben de soum lengatge
Qu'ut tant de talen à parla
Aci cadun nous coumprendra.
Tout Bourdelès aou tems de soum june adge
Coume nous aout parlet gascoun,
E n'oubliden pas en un joun,
Maougré la mode ou lou caprice,

⁴ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *La littérature gasconne du Bordelais*. Paris, Les Belles Lettres, p. 78.

⁵ Il célébrera Jasmin dans un article éponyme célèbre paru le 1^{er} mai 1837 dans la *Revue des Deux Mondes*, dans lequel il loue *cette gaieté native, cette gentillesse de pinceau, cette allégresse de tour, qui s'accommode si bien d'un patois accentué et pittoresque*.

⁶ AUGARDE, Jacques, 1933. *Jasmin*. Paris, Messein.

⁷ VÈZE, Raoul, 1901. *Jacques Jasmin, sa vie*. Conférence faite le 22 février 1901 à la Société Lot-et-Garonnaise de Paris. Paris, Garnier frères.

⁸ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p.78.

⁹ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p.78.

Lou dou parla de la nourrice.¹⁰

Le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, donne en 1857 sa bénédiction au poète, pour des œuvres de charité dont l'Agenais était prodigue, à Cadillac et à Libourne. Jasmin consacre au prélat un poème de remerciement, qui paraît dans le quatrième tome de ses *Papillotos*¹¹. Jasmin donne pour les orphelines de Bordeaux¹², et tant d'autres causes semblables.

Mais Jasmin est surtout présent dans les petites villes et les villages : en Périgord et Agenais d'abord, Cancon, Damazan, Marmande, Tonneins, Nérac, Ribérac, Domme le reçoivent, et en Bordelais Libourne, Cadillac, Ste-Foy-la-Grande, La Teste de Buch, lui réservent triomphe sur triomphe. Ainsi, à Cadillac, où Jasmin donne lecture au soir du 11 janvier 1857 lecture de ses œuvres, dont *Martro l'innoucento*, le public est conquis, ... *l'émotion produite par son poème de Marthe l'Innocente était à son comble, lorsque deux charmantes filles, l'une portant une Couronne d'immortelles et de bleuets, l'autre une Bague en or, aux armes de la ville, sont montées sur l'estrade et l'ont complimenté au nom de tous les habitants*. De même à Libourne, les 15 et 16 janvier suivants, où il vient encore une fois lire ses œuvres pour le compte des pauvres de la ville, ... *vers la fin de la séance, l'enthousiasme de cet immense auditoire ne connaît plus de bornes : les couronnes, les bouquets pleuvent sur le poète et le couvrent de fleurs ! Cette première séance improvisée a valu aux pauvres de notre ville la somme de 1600 fr.*¹³

Bordeaux et sa région sont atteints de la fièvre janséminienne. Jamais un auteur ni un artiste n'avait atteint un tel niveau de popularité. Jasmin est le bon génie, et le chantre de la langue qui restait parlée par l'immense majorité de la population rurale, et une bonne partie de la population urbaine ou périurbaine.

La soirée littéraire du poète Jasmin, au bénéfice de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, avait attiré hier, dans la belle salle Franklin, une société choisie et des plus nombreuses ; tout ce que Bordeaux possède d'illustrations dans tous les genres semblait s'y être donné rendez-vous. Vers le milieu de la séance, le poète, électrisé, a récité la pièce capitale de la soirée, sa belle inspiration de circonstance. Ce moment a été solennel ; toute l'assemblée s'est levée en masse, a salué le Poète d'applaudissements frénétiques ; toutes les dames ont lancé des avalanches de bouquets aux pieds du héros de la fête, dont l'émotion vibrait dans des paroles entrecoupées. Hâtons-nous de le dire, nous avons vécu 58 ans, et jamais de cette longue carrière nous n'avons assisté à une semblable ovation... La Société de Saint-Vincent-de-Paul l'a remercié par la bouche de son président, et lui a remis avec une couronne une magnifique bague chevalière avec cette inscription :
La Caritat dins Bourdéou !!!¹⁴

¹⁰ GRELLET-BALGUERIE, Charles, 1846. *Essai sur les poésies françaises et gasconnes de Meste Verdié, poète bordelais*, signé Charles Bal, pseudonyme de l'auteur. Bordeaux, imprimerie Coudert, p. 10.

¹¹ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1863. *Las Papillotos par Jasmin, tomo quatrième*. Agen, Noubel, p.164

¹² JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1863. *Op. cit.* p. 149

¹³ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1863. *Op. cit.* p. 146

¹⁴ MARCHANDON, P., article dans *L'Indicateur* du 28 avril 1853, in JASMIN, *op. cit.* p. 27

Nous y sommes : Jasmin, révélateur de charité en même temps que d'une occitanité assoupie dans le Bordeaux des années 1840 et 50 ? Il convient pour aborder cette problématique de revenir rapidement sur la situation de la langue historique de la métropole aquitaine à cette époque.

Pour la période 1800-1914, nous disposons pour Bordeaux d'informations assez lacunaires, vagues, qui émanent le plus souvent d'appréciations personnelles de témoins plus ou moins concernés par l'usage de la langue minoritaire. En gros, le consensus se fait autour du sentiment d'un recul, voire d'un déclin de la langue. Le XIX^e siècle serait, à Bordeaux, le siècle qui voit l'occitan passer du statut de langue de communication première, du moins dans les couches les plus populaires de la société, à celle de « patois » plus parlé par personne. Curieux paradoxe pour le siècle du *renaviu*, de Jasmin et de Verdié, de Blanc et de Dador. En réalité, ces données demandent à être examinées avec un peu plus de précision.

Philippe Gardy, dans sa remarquable étude sur Verdié, nous présente quelques données issues de ses recherches sur l'occitan à Bordeaux dans les premières décennies du XIX^e siècle. Ainsi, de nous citer l'avocat bordelais Pierre Bernadau (1762-1852), polygraphe et érudit, lui-même auteur de menues œuvres en occitan, censeur impitoyable de son contemporain Verdié, quand il répond en 1790 aux interrogations de l'abbé Grégoire :

Dans Bordeaux, le bas peuple y parle habituellement gascon, et les cris des marchands (excepté ceux qui sont étrangers) sont encore tous en patois. On le parle au marché, mais sans exception du français. (...) Il y a cinquante ans que les négociants parlaient volontiers gascon. Plusieurs anciens richards aiment encore à le parler. Maintenant il n'est dans la bouche que des harengères, des portefaix et des chambrières. Le petit artisan affecte surtout de parler français. Ainsi dans Bordeaux, peut-être sept neuvièmes ; dans les campagnes environnantes, il est à celui du gascon.¹⁵

Il convient de garder présent à l'esprit que pour cette génération d'intellectuels bordelais de la fin du XVIII^e siècle, la disparition du « patois » est une nécessité, et en aucun cas un malheur. Aux antipodes de notre relation aux langues minoritaires, que nous avons soin de préserver, sauver et valoriser, l'image d'une Bordeaux parlant majoritairement français est perçue comme valorisante. L'abbé Jacques Baurein (1713-1790), dans ses *Variétés bordelaises* (1784-86) affirme pour sa part que *le pur Gascon ne s'y parle plus (à Bordeaux nda) et le patois du peuple n'y est qu'un mélange grossier de François & de Gascon qui n'a la grace ni l'énergie de l'un ni de l'autre*.¹⁶ Cette affirmation est du reste contredite par la quasi-totalité des sources que nous avons sur la fin du XVIII^e siècle à Bordeaux,

¹⁵ CERTEAU, Michel de ; JULIA, Dominique ; REVEL, Jacques, 1975. *Une politique de la langue : la Révolution française et les patois*. Paris, Gallimard, pp. 186-187, in GARDY, Philippe, 1990. Donner sa langue au diable. Vie, mort et transfiguration d'Antoine Verdié, Bordelais. Montpellier, S.F.A.I.E.O. / Eglise Neuve d'Issac, FEDEROP, p. 24.

¹⁶ BAUREIN, abbé Jacques, 1785. *Variétés bordelaises ou Essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*. Bordeaux, Labottière frères, p. 54, in GARDY, Phillippe. *Op. cit.* p. 25.

riche au contraire de textes occitans d'une très grande pureté linguistique. Dans son *Voyage d'une Hollandaise en France* de 1819, Henrica Françoise Rees Van Tets, note à propos de Bordeaux

Un étranger est surpris du patois du peuple, dont il ne comprend pas un mot : c'est le gascon, mais tout le monde parle aussi le français pur.¹⁷

Quant au poète et compagnon du Tour de France provençal Agricol Perdiguièr, quand il passe à Bordeaux en 1826, c'est pour nous expliquer que :

Dans l'intérieur de Bordeaux, le patois décroît, le français gagne du terrain, devient la langue vulgaire, parlée par tous. Mais les faubourgs sont autres. Aux Chartrons ou à Bacalan, rue Denyse, je vis mon camarade Alexis Saintenac avec ses deux sœurs et ses neuf frères : ils ne parlaient guère entre eux que le patois, et la mère de cette belle famille, presque aussi nombreuse que celle du patriarche Job, ne savait parler autre chose.¹⁸

Le poète et journaliste nantais Charles Monselet (1825-1888) nous gratifie d'un discours comparable en 1865, lors de son voyage à travers la France et l'Espagne qui passe inévitablement par Bordeaux, mais notons que les bornes chronologiques semblent avoir changé par rapport aux témoignages antérieurs :

De plus loin qu'il me souvienne, je revois un Bordeaux que j'appellerai le *Bordeaux gascon* & dont les traces n'existent plus guère. Je revois des femmes de haute stature, couronnées de coiffes géantes, hautes & carrées (...). Ces amazones de la marée avaient pour petit nom : Cadiche, Cadichonne, Seconde. Elles parlaient un patois vivement accentué, qui me fut toujours singulièrement agréable, & où revenait souvent le fameux *quésaco*. À cette époque on avait les oreilles si généralement frappées par ce patois, dans les rues, dans les boutiques, que tout le monde le comprenait – si tout le monde ne le parlait pas. Le patois bordelais a eu son poète dans le boulanger Verdié bien avant que le patois agenais ait eu le sien dans le coiffeur Jasmin.¹⁹

Dans un texte sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, c'est le typographe, journaliste et poète Théodore Blanc (1840-1880), né au Bouscat, dans la banlieue bordelaise mais au commencement de l'aire sous-dialectale médoquine, qui nous dépeint son appréciation de la chose en 1870, dans un texte gascon inédit paru dans *Lou Raouzelet* (le rouge-gorge), le journal qu'il venait de créer. Ce texte, Alain Viaut l'a décrit comme une *défense et illustration du gascon*²⁰

Suy la lèngue gascoune. Me bèdes chéns habits, chéns secourt, chéns un tioule per me capéra. Bourdéou, hét qu'és remplit de mous pu dous soubénis, ne me bou pas mey beyre. Suy desjitate, maoudite, bafouade, mesprisade én bille, coume une biéille criminéle. Lous qui an estat calinats é

¹⁷ *Voyage d'une Hollandaise en France en 1818*, retrouvé et publié par Maurice Garçon. Paris, Pauvert, 1966, p. 55, in GARDY, Phillipe. *Op. cit.* p. 25.

¹⁸ PERDIGUIER, Agricol, 1854. *Mémoires d'un compagnon*. Genève, Duchamp, p. 228, in GARDY, Phillipe. *Op. cit.* p. 25.

¹⁹ MONSELET, Charles, 1865. *De Montmartre à Séville*. Paris, Achille Faure, pp. 119-120.

²⁰ VIAUT, Alain, 1988. « Un écrivain social en Gironde : Théodore Blanc ». *La littérature régionale en langue d'oc et en français à Bordeaux et dans la Gironde*. Actes du colloque du CECAES, 21 et 22 octobre 1988. Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux / Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

éndroumits déns lur téndre junésse aou soun mignoun de mes eymables cansouns, an l'airt adare de ne pas me compréné, – ban d'inqu'à rougi de m'aoujé counéchude. (...)
Lous quites marcats, oun troubéby un apouy soulide, oun m'enténdèben, per la bouque de les récardeyres, dire moun chapelet de paraoules coumiques, – quaouques cops prébades, – é d'à prépaous pléns d'esprit, – lous quites marcats, ne me poden pas mey suppourta.²¹

Il est intéressant de noter que, au-delà de l'aspect très fortement affectif du texte, où l'image de la langue sous les traits d'une vieille femme délaissée et méprisée se confond avec l'image de la mère²², c'est une véritable étude socio-linguistique subjective que propose Blanc. Son témoignage et celui de Monselet, qui a vécu sa jeunesse à Bordeaux ainsi qu'il le dit lui-même, nous donnent à voir un occitan certes sur le déclin dans les années 1865-70 au cœur de la métropole aquitaine alors en pleine vague d'industrialisation et d'urbanisation, mais il est fondamental de noter que ce déclin est décrit comme faisant suite à une époque de quasi-omniprésence de la langue minoritaire au sein des classes populaires. Le Bordeaux de la jeunesse de Monselet, né en 1825, et de l'enfance de Blanc, né en 1840, est donc celui des années 1840 à 1850, et semble baigner dans un occitan au moins compris et assumé par tous, *si tout le monde ne le parlait pas*. Nous sommes donc confrontés, à travers tous ces témoignages, à l'opposition entre le présent, qui voit le déclin de la langue du pays, et le passé où cette langue aurait été beaucoup plus présente dans l'espace vital des Bordelais. Ces témoignages s'échelonnant de la fin du XVIII^e siècles aux années 1870, nous pouvons en conclure sans trop de risques que le Bordeaux dans lequel Jasmin venait, en 1836, puis dans la décennie suivante, réciter ses œuvres était encore une ville très fortement marquée par la présence de l'occitan, et que la langue était encore très majoritairement parlée et comprise, y compris dans les milieux cultivés. Ne parlons pas des campagnes environnantes, ou des villes moyennes comme Libourne, La Teste ou Cadillac, où la proportion de locuteurs occitans était vraisemblablement encore plus forte. Ayons également à l'esprit que ce que les gens du XIX^e siècle percevaient comme une situation de déclin nous paraîtrait, à nous occitanophones du XXI^e siècle, un niveau de présence de l'occitan dans l'espace public tout bonnement inimaginable. Si déclin il y avait, c'était en référence à une réalité qui était celle de l'époque pré-révolutionnaire, où la langue d'oc sonnait dans toutes les strates de la société bordelaise, des quais populeux aux salons (Bernadau ne parle-t-il pas de « richards » en s'incluant peut-être dedans ?) et, comme l'attestent les sources dont nous disposons, jusqu'au Collège de Guyenne. Bernadau, qui a lui-même traduit la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* en gascon bordelais, (à quelle fin sinon qu'elle devienne accessible à une population encore majoritairement occitanophone ?) précise en outre que les petits commerçants de son temps *affectent* de parler français, donc qu'ils ne maîtrisent pas véritablement l'idiome de l'état. Seule donnée chiffrée

²¹ BLANC, Théodore, 1871. *Lou Raouzelet*. Inédit, Bordeaux.

²² Pétronille Videau, mère de Théodore Blanc, était fille d'un tonnelier et parlait manifestement presque seulement occitan à son fils, lui transmettant un patrimoine oral dont il est question dans ce texte.

dont nous disposons pour le début du XIX^e siècle, une « statistique de la Gironde » parue en 1803 dans le *Bulletin polymatique* de Bordeaux, citée par Philippe Gardy, qui précise que

La langue française est familière à tous les citoyens. Le sixième de ceux qui ne la parlent pas l'entendent. Les habitans des campagnes se servent d'un patois assez agréable et peu difficile, appelé *gascon*...²³

Si un sixième seulement des Bordelais non-francophones – la majorité, selon toute vraisemblance – est capable de *comprendre* le français en 1803, cela confirme la quasi-omniprésence de la langue d'oc dans la société bordelaise du temps.

Signalons enfin que si nous ne disposons pas de statistiques formelles pour la fin de la période, il convient néanmoins de noter quelques faits qui semblent contredire l'image d'une déliquescence complète de l'occitan en milieu urbain. Ainsi à partir de 1865, le journal *La Gironde*, organe républicain de la famille Gounouilhou, emploie Théodore Blanc pour rédiger régulièrement une chronique gasconne, très fortement politisée, destinée à inciter l'électorat paysan des marges de l'agglomération bordelaise à opter pour la République. En septembre 1877, pour préparer les élections législatives d'octobre, consécutives à la dissolution de la Chambre par Mac-Mahon, dans un contexte politique très tendu, l'érudite et polygraphe bordelais Druilhet-Lafargue, ardent militant orléaniste, crée de toute pièce un éphémère journal satirique entièrement en occitan, *La Cadichoune*, dont les visées sont identiques : convaincre l'électorat bordelais de faire le choix des candidats portant les couleurs de Mac-Mahon. Le public visé est donc davantage urbain, mais c'est bel et bien la langue occitane qui est utilisée, exclusivement au début, conjointement avec le français par la suite. Enfin, en 1907, c'est un grand magasin bordelais de confection, *Le Bon Génie*, possédant deux boutiques en plein cœur de Bordeaux, qui lance une campagne publicitaire entièrement en occitan, dans un style rappelant celui de Verdié, sous le titre *Jantillot lou bien bestit*²⁴. Ces trois éléments semblent indiquer que, sur la période 1870-1914, l'occitan était encore suffisamment implanté comme langue de communication à Bordeaux, pour qu'il soit jugé nécessaire de l'employer à des fins publicitaires. Du moins, cela démontre que beaucoup de Bordelais étaient encore capables de le lire et de le comprendre. En 1938, le syndicat des mareyeurs du marché des Capucins se réjouissait à l'occasion de son banquet autour d'une pochade occitane de la plume de leur président, *Les Recardeyres*. Jasmin, nous venons d'essayer de le démontrer, est donc en terre connue quand il vient donner lecture de son *Abuglé* à Bordeaux : c'est dans une ville encore majoritairement occitanophone qu'il révèle en avant-première son nouvel opus. Le succès de l'Agenais et la renommée qu'il gardera en Bordelais pendant encore

²³ *Bulletin polymatique du Museum d'Instruction publique de Bordeaux*, 9^e cahier, 15 thermidor an XI, 3 août 1803, p. 267, in Gardy, Philippe, *op.cit.* p. 26.

²⁴ Anonyme, 1907. *Jantillot lou bien bestit*. Bordeaux, impr. Bellier.

près d'un siècle, sont plus aisés à comprendre à la lumière de cette réalité entr'aperçue.

Il convient également de revenir sur un point, dialectologique cette fois : le gascon bordelais, et plus particulièrement celui des quais et de la rive droite de la Garonne, est fondamentalement un parler occitan transdialectal. Si la base dialectale est indiscutablement gasconne, de nombreux traits phonétiques et lexicaux marquent une très forte influence des parlers occitans garonnais (Agenais) et dordognots (Périgord méridional) voire plus lointains (vallée du Lot, Limousin). Ainsi, le rhotacisme gascon n'est que facultatif en parler bordelais, où *aquera* (« cette », ou « celle-ci ») est fortement concurrencée par *aquela*, prononcé avec un [ɛ] ouvert. De même, le *f* latin s'y maintient conjointement au *h* gascon expiré, particulièrement dans le parler des quais, où l'on préférera ainsi *fèsta* à *hèsta*, *fuec* à *huc* ou *far* à *har*. Mais le trait majeur qui unit très fortement les occitans de Bordeaux et d'Agen est la réalisation phonétique du groupe consonantique issu de la désinence latine *-aticum*, ou latine tardive *-agium*, qui donne *-age* en français, et se traduit souvent en gascon par un son palatal. En parler garonnais, qu'il soit bordelais ou agenais, c'est le groupe [tʃ] (prononcé « tch ») qui sera utilisé, ainsi *vilatge* sonnera « bilatche » à Bordeaux, « bilatché » à Agen ; *saubatge* sonnera « saoubatche » à Bordeaux, « saoubatché » à Agen, seul variant le traitement de la désinence masculine finale post-vocalique. Dans les deux villes, en outre, le caractère transdialectal de l'axe garonnais induit la proximité et parfois la concurrence avec d'autres réalisations phonétiques, ainsi pour Agen le groupe centro-nord languedocien [ts] (*bilatsé*, *saoubatsé*) attesté par l'enquête socio-linguistique de Bourciez en 1895 pour Foulayronnes, et pour Bordeaux le groupe palatal gascon [dj] (*biladye*, *saoubadye*) ou [tj], attesté pour Mérignac, à l'ouest de Bordeaux, par la même enquête²⁵. Ainsi, il y avait entre l'occitan que Jasmin pouvait entendre à Agen et à Bordeaux, une véritable ressemblance phonétique, qui a dû jouer un rôle véritable dans le sentiment d'unité dialectale entre la langue de Verdié et celle de Jasmin, et contribuer à l'accueil que les Bordelais ont réservé à ce-dernier. Du reste, ce caractère fondamentalement transdialectal (encore plus marqué pour l'agglomération agenaise, où le gascon armagnacais se rencontre dès la rive gauche de la Garonne, au Passage) est confirmé par le fait que le languedocien garonnais a plusieurs fois été utilisé à Bordeaux comme forme locale de l'occitan, ainsi en 1745, nous dit Berthaud, à l'occasion du passage de la Dauphine, Marie-Thérèse d'Espagne, à Bordeaux, un paysan lit un compliment dans un parler hybride en gascon et languedocien²⁶. Verdié lui-même se compare à Godolin, le poète

²⁵ BOURCIEZ, Edouard, 1894-95. Recueil des idiomes de la région gasconne. Manuscrit inédit, Bibliothèque Universitaire de Bordeaux.

²⁶ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* pp. 33-34.

toulousain, qu'il cite comme un de ses modèles référents²⁷, sans aucunement relever le fait que Godolin se soit exprimé exclusivement dans l'occitan languedocien de Toulouse, très influencé par le gascon. La pièce la plus célèbre de Verdié, *Cadichoune e Mayan* fut du reste publiée dans l'hebdomadaire occitanophone toulousain, *Lé Gril*, entre le 12 mars et le 16 avril 1893. La différence de dialecte pour ces gens qui vivaient immergés dans l'occitan à chaque instant de leur vie semble avoir été anecdotique, voire absente de leur esprit. L'approche exclusivement empirique qu'ils avaient de la langue les mettait probablement à l'abri de toute théorisation hasardeuse sur une hyperdialectalisation de l'occitan, dans le genre : *dans le village à côté, ils ne parlent pas le même patois que chez nous*. Pour Verdié, le Toulousain Godolin utilisait une langue qu'il percevait comme étant identique à la sienne, tout comme ses successeurs en useront avec Jasmin. Précisons aussi qu'à Bordeaux, l'édition occitane - majoritairement gasconne - n'excluait aucunement des ouvrages rédigés dans d'autres variantes d'occitan, ainsi les *Fablos causidos de Jean de La Fountaino, tremudados en berses gascons* œuvre d'un Bourdelés revendiqué du nom de Bergeret, qui paraissent en 1816 à Bordeaux et à Paris, sont rédigées dans un languedocien assez proche de celui d'Agen²⁸. De même, en 1838, paraît à Bordeaux un recueil de poésies romantiques occitanes, d'une veine tellement proche de celle de Jasmin que l'on pourrait se poser la question des liens entre les deux auteurs si en 1838 Jasmin n'avait été qu'au début de sa gloire. L'auteur, Charles Garrau, instituteur de Sainte-Foy-la-Grande, aux confins du Bordelais et du Périgord, écrit dans le parler occitan local, mélange de nord-languedocien proche de celui de la région de Bergerac, de gascon girondin et de limousin occidental. Cet occitan extrêmement original, mélange de trois variantes, n'est guère connu par ailleurs.²⁹

Cela nous permet d'enchaîner sur le phénomène que l'on prend l'habitude de désigner comme le renouveau, le *renadiu* gascon à Bordeaux, dans les années 1860. Quel fut le rôle de Jasmin dans ce *renadiu* et en eut-il seulement un ?

C'est le majoral Pierre-Henri Berthaud qui désigne par ce terme, dans son ouvrage de 1953 sur la littérature gasconne du Bordelais, la période des années 1860 qui semble voir à Bordeaux un essor de la production littéraire en langue d'oc³⁰.

²⁷ VERDIÉ, Jean-Antoine, 1819. *La Corne d'Aboundence, oubratge poétique et récréatif, per une societat de poètes gascons, et rédigeat per Meste Verdié*. Bordeaux, Veuve Cavazza, p. 5.

²⁸ BERGERET neveu, 1816. *Fables choisies de Jean de la Fontaine mises en vers gascons et dédiées à Son Altesse Royale Mrg le Duc d'Angoulême par un Bordelais, M. Bergeret neveu*. Paris, Michaud, imprimeur du Roi et Bordeaux, veuve Bergeret.

²⁹ GARRAU, Charles, 1838. *Ley tastounemens d'un avuglé*. Bordeaux, Gazay.

³⁰ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p. 78.

Qu'en est-il des années qui suivent la mort de Verdié, en 1820, et de la période qui voit Jasmin visiter régulièrement Bordeaux ? Nous conservons bien des écrits occitans populaires pour la période 1820-1850, certains anonymes, d'autres portant des signatures d'auteurs oubliés : Reynard, Espagnet, Segondet, Douat, Martineau... Le modèle seul et unique de l'écriture occitane bordelaise de cette époque s'appelle Mèste Verdié. L'ancien vannier, grenadier de la Garde Nationale, auteur et saltimbanque, est mort en juillet 1820 à l'âge de quarante ans seulement. Son style, souvent mal compris, se rattache à l'univers de la farce et de la comédie populaire. Théâtre de tréteaux, mettant en scène des types populaires davantage que des personnages fouillés, le genre de Verdié (on parlera parfois d'*école*, terme que Berthaud réfute tout en l'employant, pour Verdié comme pour Jasmin³¹) est la seule forme sous laquelle se manifeste la création gasconne. Dans la tradition du chevauchement du sérieux et du burlesque propre aux ballets et mascarades des XVI^e et XVII^e siècles, Verdié semble n'avoir aucune conscience propre de la langue qu'il emploie. Il semble que l'usage du gascon (il écrivit aussi en français, plutôt mal) soit chez lui l'expression du naturel et de l'évidence, et pas celle d'un choix linguistique argumentable. La réalité est un peu plus complexe, les dernières œuvres de l'enfant de Bordeaux indiquant semblant indiquer l'amorce d'une réflexion sur les raisons d'employer la langue minoritaire, en particulier dans la *Corne d'Aboundénce*, revue littéraire parodique, imitant la très francophone *Ruche d'Aquitaine* en s'en moquant. C'est à cette occasion que Verdié se comparera à Pèire Godolin³².

Si l'on devait choisir une date et un fait pour illustrer le début du *renadiu* gascon, ce serait 1861, et la parution de l'essai grammatical de l'abbé Caudéran sur le gascon girondin³³. Notons avant toute chose que l'abbé faisait partie de la même Académie bordelaise que Jasmin, qui se trouvait donc être son confrère. C'est au sein de cette institution que son essai grammatical (et phonologique et syntaxique) a été publié. Ce constant n'induit aucune conclusion hâtive, mais doit être fait. Dans cet ouvrage de vulgarisation, Hippolyte Caudéran tente de dresser un portrait du sous-dialecte occitan de Bordeaux en le comparant à d'autres variantes de l'occitan présentes en Gironde : le gascon médoquin, le gascon bazadais et le parler de l'Entre-deux-Mers que l'abbé appelle le *mi-périgourdin*³⁴. Cet ouvrage, comprenant plusieurs erreurs lexicales (francismes, mauvaise interprétation de certains termes...) présente la particularité de proposer l'embryon d'une normalisation graphique du gascon bordelais. En particulier, il suggère que le phonème [tʃ] dont il a été question plus haut, propre aux parlers occitan d'Agen et de Bordeaux, soit systématiquement écrit <tj>. Il s'agit donc d'un choix graphique, c'est-à-dire d'un début de normalisation de la langue. Il est assez remarquable de noter que cette proposition semble avoir été le fruit d'une

³¹ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* pp. 59 et 77

³² VERDIÉ, Jean-Antoine, 1819. *Op. cit.* p. 5.

³³ CAUDERAN, abbé Hippolyte, 1861. "Dialecte bordelaise, essai grammatical". *Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.*

³⁴ CAUDERAN, abbé Hippolyte, 1861. *Op. cit.* p. 6.

réflexion spontanée, « bordelo-bordelaise », coupée du monde félibréen, qui à la même époque travaillait en Provence sur les mêmes problématiques de normalisation. Il est cependant curieux de noter que ce choix graphique est celui de Jasmin depuis plusieurs années, depuis ses premières œuvres. Dès le *Chalibary* de 1825, Jasmin écrit *couratge, saoubatge* alors que sa prononciation devait se rapprocher de *couratché, saoubatché*. Verdié emploie les deux graphies, mais cela peut s'expliquer par le fait que l'ouest de l'agglomération bordelaise prononçait différemment du centre. Jasmin serait-il pour quelque-chose dans cette réflexion sur la graphie ? Rien ne permet de le dire.

En 1861, le Congrès Scientifique de France tient sa vingt-huitième session à Bordeaux. C'est l'occasion pour l'inspecteur de la Société Française d'Archéologie pour le département des Landes, membre de l'Institut des Provinces, le Landais Auguste du Peyrat d'y présenter un *Mémoire sur les idiomes du Midi de la France en général et sur celui du centre de la Guyenne en particulier, grammaire & glossaire*³⁵. Cette étude linguistique assez impressionnante et très complète ne se penche pas sur le gascon bordelais. Mais elle a servi de base à la réflexion d'un troisième larron, un certain Guillaume Dador (1818-1891). Sacristain des églises bordelaises St-Nicolas, puis St-Vincent, Dador rime en gascon dans le Bordeaux des années 1860, souvent en compagnie de son ami Armand Lavache (1815-1875), autre poète gascon bordelais également sacristain. Dador signe en 1867 son essai grammatical, qui doit énormément et de son propre aveu à l'article de Du Peyrat, mais aussi probablement à l'abbé Caudéran³⁶. Dans cet ouvrage, pour la première fois à Bordeaux, apparaît une réflexion sur la diglossie et l'usage de la langue occitane, nourrie d'une dimension revendicative, remarquable pour l'époque :

On pourra peut-être contester l'utilité de cet essai grammatical, cela est vrai ; néanmoins, les souvenirs de notre origine, la conservation d'un langage qui fut celui de nos pères et qui est encore aujourd'hui celui de trois millions de Français, argumentent bien en notre faveur, et donneront à notre essai, espérons-le, quelques succès consolants.

Un rayon nous éclaire...

Oui, l'intérêt que l'on attacherait au gascon pourrait avoir pour fruit l'amour du pays natal, et conserver par cela même à nos campagnes un plus grand nombre de cultivateurs.

Non, nous ne pensons pas avoir épuisé ce sujet... Si mes obstacles s'aplanissent, si le public se montre satisfait, et surtout si Dieu nous prête vie, nous pourrons, pendant nos loisirs bien légitimes, d'autant qu'ils sont très-rares et fort restreints, continuer l'œuvre originale que nous avons entreprise, toutefois avec l'autorisation de nos Mentors bienveillants.³⁷

Nous y voilà... Dador laisse entrevoir dans ces propos une portée sociale qui renvoie à ses engagements politiques de fervent catholique, méfiant vis-à-vis de

³⁵ DU PEYRAT, Auguste, 1864. « Mémoire sur les idiomes du Midi de la France en général et sur celui du centre de la Guyenne en particulier, grammaire & glossaire » in *Congrès Scientifique de France, vingt-huitième session tenue à Bordeaux en octobre 1861, tome cinquième*. Paris, Derache, et Bordeaux, Degreteau & Poujol, pp. 404-459.

³⁶ DADOR, Guillaume, 1867. *Essai grammatical sur le gascon de Bordeaux, ou Guillaoumet débingut grammérien*. Bordeaux, Lafargue.

³⁷ DADOR, Guillaume, 1867. Op. cit. p. 17.

l'industrialisation qui est en train de bouleverser le paysage social et urbain de la fin du Second Empire. Mais qui sont les *mentors bienveillants* dont il est question ? S'il cite nommément Du Peyrat pour les chiffres, ainsi que son mémoire précité, c'est du côté d'une des précédentes œuvres de Dador qu'il faut chercher la réponse. En 1865, il publie son ouvrage localement le plus célèbre, le *Pélerinatche de Sint-Bincén a Berdelays ou les Abantures de Meste Guillaoumet en 1860*. Cette pochade humoristique raconte les mésaventures d'un groupe de pèlerins bordelais se rendant au sanctuaire de Verdelais, centre de dévotion mariale très ancien situé à 45 km environ au sud-est de la métropole aquitaine, sur la rive droite de la Garonne. Reprise parodique d'un ouvrage très sérieux et pieux de son ami Lavache, chantre de l'église Sainte-Croix, paru l'année précédente³⁸, ce petit livre est dédié à l'un de ceux que l'on peut légitimement penser être un des *mentors bienveillants* de Dador.

Il s'agit de Jasmin.

En préambule, le sacristain publie la lettre que l'Agenais lui a adressée en réponse, probablement, à l'envoi de son manuscrit :

Lettre de Jasmin à l'auteur. Agen, 10 juin 1864.

CHER CONFRÈRE.

J'ai lu avec plaisir vos charmantes inspirations, et je vous remercie sincèrement de votre poétique offrande...

Continuez à chercher, dans le domaine des Muses, la plus douce des satisfactions que nous offre la terre. Vos strophes sont très-harmonieuses, et je souhaite, pour votre honneur de sacristain, que vos cloches sonnent aussi bien que vos vers !!

Recevez, cher Confrère, avec mes remerciements, l'expression de mon estime affectueuse.

J^s JASMIN³⁹

Jasmin étant décédé le 4 octobre 1864, c'est donc tout à la fin de sa vie qu'il a adressé sa réponse, autant dire qu'il était temps. Mais au-delà de l'honneur d'avoir été appelé *Cher Confrère* par l'illustre poète, Dador s'inscrit ici dans une filiation double revendiquée, puisque la préface, elle, rend hommage à... Meste Verdié. Effectivement, si la marque de l'amuseur bordelais est encore très sensible dans le ton général et la langue, l'influence janséminienne se ressent dans le maniement d'un humour à froid très éloigné de la veine satirique parfois grossière de l'école bordelaise, alternant avec un sérieux qui ne fait que rehausser les scènes humoristiques. La prosodie est très soignée, et la langue d'une qualité supérieure à celle des productions bordelaises antérieures, à commencer par l'original, la pièce de Lavache.

L'année précédente, Dador avait publié un violent pamphlet en forme de lettre ouverte⁴⁰ à Ernest Renan (1823-1892) à propos de sa *Vie de Jésus*⁴¹ parue en 1863,

³⁸ LAVACHE, Armand, 1860. *Lous Pélérins de Sint-Croix a Berdelays*. Bordeaux, Lafargue.

³⁹ DADOR, Guillaume, 1865. *Pélerinatche de Sint-Bincén a Berdelay ou les Abantures de Meste Guillaoumet en 1860*. Bordeaux, Couderc, Dégreteau & Poujol, p.2.

⁴⁰ DADOR, Guillaume, 1864. *Adresse de Meste Guillaoumet, sacristain de Sint-Bincent, a prepaou de Moussu Renan*. Bordeaux, Couderc, Dégreteau & Poujol.

qui n'est autre qu'une version bordelaise de la dernière œuvre de Jasmin, *Lou pouèto del puple a Moussu Renan*, rédigée en août 1864 et imprimée la même année chez Noubel à Agen⁴². En réalité, Dador répond à son complice Lavache, qui, la même année que Jasmin avait lui-même composé une violente critique de l'ouvrage de Renan, d'une facture du reste complètement différente de celle de Jasmin⁴³. Il s'agissait d'un dialogue entre deux personnages dont l'un achète la *Vie de Jésus* et ressort bouleversé et outré de sa lecture. Dador, en revanche, choisit une forme plus proche de celle du vieux poète, c'est-à-dire une apostrophe directe, nominale. L'argumentaire est voisin : Renan, ancien séminariste, est un renégat, un arrogant qui veut renverser le Dieu qu'il a jadis adoré pour faire valoir sa science. La prosodie est différente : alternance de rimes plates, de rimes croisées et de rimes embrassées savamment alternées avec des hémistiches qui cassent la monotonie du rythme, des séquences dialoguées, pour Jasmin, alexandrins en rimes plates toutes simples chez Dador. Ce dernier n'imité pas à proprement parler Jasmin, mais les tonalités respectives des deux textes sont très voisines, que l'on en juge en voyant les deux extraits suivants :

Ebé respoun, mechan ? qui nous ran bous et brâbes ?
 Quin mal fay aquel Diou que bos apitchouni ?
 Lou coumpregnòs millou quan, jouyne, l'encensâbes
 Sur sous aoutas qu'anèy sèrques à desmouli...
 Diyòn que soulomen bos fa sabé que sâbes ;
 Fas l'espèr amistous, et per may te coubri,
 Soundes murs, foundomens, sans brino t'amali...
 Bay, bay, nostre èl pungen se pren pas à toun ayre :
 Sarres gôbio et martèl en debat toun escayre ;
 Per nou pas trop nous espaouri,
 Tustes beziadomen en maçou petassayre...
 Masco à tèrro, glourious !... Toun èl reten l'esclayre...
 Bos escaougna *Jesus*, truques per rebasti !!⁴⁴

Dis-mé doune coume as feyt, hardit et téméraire,
 Per insi dénigra lou que nous régénère ?
 Mais que pènsabes doune, que penses maintenon
 Dis-mé, crèdes-tu bien toun libre, toun roman ?
 Tu qu'as pourtat jadis lou froc et la ceinture,
 Que préchabes déjà coume un Bounabanture,
 Que pènsabes alors daou rédemptur JÉSUS,
 Quand prégabes lou ciel coume un moyne, un reclus ?
 Crédèbes, pénsi bien, différamén d'adare,
 Et te fédèbes fier de chègue lou sint phare.
 Mais, hélas ! qu'as changeat d'impuy qu'as mis lou nas
 Dens lou mounde ourguillous, dens l'impur fourragas !
 As changeat de tunique et même de léngatche,

⁴¹ RENAN, Ernest, 1863. *Vie de Jésus*. Paris, Michel Lévy frères.

⁴² JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1864. *Lou pouèto del puple a Moussu Rénan*. Agen, Noubel, 1864.

⁴³ LAVACHE, Armand, 1864. *Lou grand Piaille de Bruges et Jantot lou Boussut ou la Coundamnation daou Libre de Renan, dialogue en patois et en vers*. Bordeaux, Coderc, Degreteau et Poujol, et chez l'auteur.

⁴⁴ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1864. *Op. cit.* p. 13.

D'ange sus débingut ùn fésur de tapatche.⁴⁵

Même si Dador peine à égaler la qualité littéraire et linguistique de son aîné, ayant recours à de nombreux francismes pour pouvoir bâtir ses vers, c'est bien dans le même esprit, dans la même veine que les deux auteurs construisent leur apostrophe. Tout au plus peut-on ressentir chez Dador une nuance que l'on pourrait qualifier de bordelaise, ou pour mieux dire de verdiéenne : quelque-chose de plus matamore, un ton davantage axé sur la fanfaronnade, sur un personnage de Gascon de comédie. En revanche, c'est la souffrance et l'indignation que l'on ressent exclusivement chez Jasmin. Dador, en quelque-sort, représenterait la fusion des styles bordelais et agenais, du comique verdiéen et de la finesse janseminienne. Il n'est cependant pas prouvé de façon certaine qu'il se soit inspiré du poète agenais. En revanche, outre l'analogie stylistique, nous avons vu qu'il avait eu des contacts avec Jasmin, dès le printemps 1864, et que ces contacts portaient sur l'écriture occitane. Dador semble tout simplement avoir demandé à Jasmin sa caution morale et intellectuelle pour ses projets d'écriture en langue d'oc.

Pierre-Henri Berthaud, qui est un peu moins sévère pour Dador que pour d'autres auteurs occitans du Bordelais, cite également la publication, dans les *Étrennes poétiques de 1872* du sacristain, de deux poèmes occitans qui *attestent dans l'inspiration comme dans la forme le souvenir de l'écrivain agenais*⁴⁶.

Même si elle n'est pas revendiquée formellement la trace de Jasmin est encore plus évidente dans l'œuvre occitane du poète méridional Jean Lacou (1820-1908). Si, à l'exception d'une dédicace, celle du poème français *Farinette*⁴⁷, Lacou ne cite pas Jasmin parmi ses références, de nombreux indices semblent attester que l'Agenais a influencé grandement – le mot est faible – le poète girondin au moins pour ses œuvres gasconnes. Lacou, issu d'une famille modeste de Mérignac, à l'ouest de Bordeaux, a successivement été mécanicien, puis libraire et marchand de vin, épicier, avant de créer en 1858 le journal *Le Phare d'Arcachon* très marqué par le socialisme chrétien de Lacou, et qui lui vaudra un mois de prison à Bordeaux. Il créa deux autres journaux, déposa des brevets, finissant sa vie comme propriétaire prospère à Arcachon. Son œuvre, de qualité assez médiocre, comprend trois recueils et une anthologie. Sur l'ensemble, seul quatre poèmes ont été rédigés en gascon. La préface de ses œuvres complètes, éditées en 1869⁴⁸, rappelle par bien des aspects des *Noubels Soubenis* de Jasmin, parus en 1863⁴⁹ : même milieu social pauvre mais heureux, baigné de valeurs chrétiennes, mêmes études précocement interrompues (pour un larcin chez Jasmin, Lacou ne

⁴⁵ DADOR, Guillaume, 1864. *Op. cit.* p. 3

⁴⁶ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p. 72

⁴⁷ LACOU, Jean, 1853. *Fleurs des Landes*. Bordeaux, De Moulins, p.45

⁴⁸ LACOU, Jean, 1869. *Œuvres complètes, chansons, romances, poésies diverses*. Bordeaux, Office Central de Publicité et Imprimerie Auguste Bord.

⁴⁹ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1863. *Las Papillòtos par Jasmin, tomo quatrième*. Agen, Noubel,

donne pas la raison), même orientation vers l'apprentissage d'un métier manuel en dépit d'une élévation de l'esprit vers les sphères supérieures, même attirance pour les arts et l'écriture, même désir de se hisser au-dessus de son milieu social d'origine... La comparaison s'arrête là, car Jasmin obtiendra gloire et argent avec ses talents de poète alors que Lacou, piètre versificateur, obtiendra l'aisance en tant que commerçant, puis semble-t-il spéculateur immobilier.

Mais c'est dans le style poétique que l'imitation de Jasmin se ressent chez Lacou. Le Mérignacais revendique dans la préface de ses *Œuvres* ce qu'il doit au poète Pierre-Jean de Béranger (1780-1857) : *Ô Béranger, que j'aime tes chansons !*⁵⁰ tout comme Jasmin n'a jamais caché son admiration pour le vieux chansonnier parisien. Charles Nodier a du reste appelé son ami Jasmin le *Béranger gascon*. Lacou a dédié certaines de ses œuvres à Sainte-Beuve – qui lui par contre ne l'a jamais remarqué – dont une sous le pseudonyme de celui-ci, Joseph Delorme. Sainte-Beuve, d'ailleurs, qu'il a aussi allégrement imité. S'inscrivant la lignée du romantisme tout à la fois patriotique et sentimental de Béranger – aux côtés d'autres influences comme Victor Hugo, Éliisa Mercœur, Châteaubriand, Vigny ou Lamartine dont il plagie de strophes entières dans *Le Soir*⁵¹ – Lacou s'essaie dans *Fleurs des Landes* à la poésie régionaliste, fortement inspirée par le pays de Buch où il réside. Il faut garder à l'esprit que c'est Jasmin, quoiqu'Agenais, qui a le premier célébré les charmes du Bassin, dans son poème dédié à Lamarque de Plaisance, alors maire de La Teste (dont Arcachon n'était qu'un quartier) *Lous pescarès d'Arcachou*⁵² œuvre dont Lacou semble s'être souvenu pour composer ses poèmes en français *Le Bassin d'Arcachon*, *Le Résinier*, *L'Huître de Gravette*, *La Foire de La Bouhère*, *Le Cheval Landais*. De même, il s'est sans doute souvenu de *L'Abuglo* pour le fade *Pauvre Myrrha*, transposé de Castelculier à Biscarrosse⁵³... Mais c'est surtout dans ses œuvres gasconnes que Lacou s'est le plus ouvertement inspiré de Jasmin, jusqu'à l'absurde nous le verrons. L'œuvre occitane de Lacou se limite à quatre poèmes, *L'Amiguo perdudo*, *Péndén la Tempèsto* et *La Gouyate daou Bucheroun*, dans *Fleurs des Landes*, auxquels il faut ajouter *Lous Parans*, ajouté dans les œuvres complètes de 1869. Si *La Gouyate* reprend maladroitement le *topos* de la fille mariée de force à un riche alors qu'elle est éprise d'un chaste mais vertueux berger, *Péndén la Tempèsto* semble devoir quelque peu à *Lous Pescarès d'Arcachou*, notamment pour la première strophe :

Bèn, moun amic, bèn moun praoube maynatgo,
 Anèm touts dux aou pé de la grand'croux,
 Per préga Diou que ramène aou ribatgo,
 Touts lous batéous das praoubes pécadous.
 Dumpèy jèy nèy que la tempesto groundo,
 Nat mariney aci n'a parèchut,

⁵⁰ LACOU, Jean, 1869. *Op. cit.* p.VI

⁵¹ LACOU, Jean, 1869. *Op. cit.* p. 69

⁵² JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1863. *Op. cit.* p. 108

⁵³ LACOU, Jean, 1869. *Op. cit.* p. 69

Soun touts adare à lotta countre loundo,
Èn demandan à grands crits lur salut :
- Oh ! bèn préga dambé ta may
Per rebeyre toum praoube pay !⁵⁴

M'en soubendrèy toutjour : Un sero, un gros aouratge
Nous abiò tout descharbatat ;
Un bièl, un bièl marinè de nostre bezinatge,
Que m'apregnò la caritat,
Me diguèt : « Preguen Diou, maynatge,
« Pel las fennos des pescarès
« Que sus bors d'uno mèr que sâbi
« Bènon de s'abeouza dambé d'efans al brès ! »⁵⁵

L'on notera que le trait majeur qui permet d'identifier l'inspiration janseminienne dans les vers occitans de Lacou est le mimétisme phonétique qu'il essaie – très maladroitement – de mettre en place avec les sonorités de l'occitan agenais. Lacou est né à Mérignac, à l'ouest de Bordeaux. Son parler d'origine est donc le gascon maritime du Bordelais, ici influencé par les parlers sud-médoquins, que l'on retrouve sur les communes de Pessac, Mérignac, St-Jean-d'Illac, Eysines ou St-Médard-en-Jalles. De fait, l'on s'aperçoit facilement en le lisant que le fond de sa langue est bel et bien du gascon girondin. Mais que signifient ces « o » finaux à la fin de certains vers ? Lacou cherche juste à imiter l'un des traits phonétiques majeurs de l'ensemble occitan (à l'exception du domaine ouest-gascon) qui est la réalisation du /a/ post-tonique en [o] : ainsi *taula* (table) se prononcera [ˈtawlo], *pòrta* (porte), [ˈpɔrto]... Malheureusement pour Lacou, dans le domaine gascon occidental, ce /a/ final se réalise en [ə]. C'est le cas pour Mérignac, mais globalement pour une très large zone ouest-gasconne qui va du Bordelais⁵⁶ jusqu'à la région de Pau, en incluant la quasi-totalité des Landes, la région bayonnaise et l'ouest de l'Agenais (Marmande, Duras...). C'est donc une réalisation phonétique extrêmement courante en gascon. Lacou a été jusqu'à placer des /o/ à la fin de mots masculins, se terminant en occitan par /e/ et se réalisant [ə] dans la majorité du Bordelais, [e] à Agen, créant de véritables aberrations phonétiques rigoureusement imprononçables, telles que *maynatgo*, *ribatgo*... En outre, il a languedocianisé dans le sens du parler de Jasmin une partie de son vocabulaire. Ainsi, il utilise « èl » (*uèlh*) pour « œil », et « nèy » (*nuèit*) pour « nuit » alors que les formes locales, comme dans la majorité de la zone landaise noire et de sa périphérie, seront [ˈyj] ou [ˈəj] et [ˈnyjt] ou [ˈnəjt]. De même, si la forme *dambé* (avec) peut à la rigueur se concevoir en zone bordelaise, elle reste rare, surtout au niveau de la réalisation phonétique du /e/ final post-tonique en [e]. On trouvera plutôt *damb* [ˈdaŋ] ou *demb* [ˈdeŋ], ainsi que la forme médoquine *emb* [ˈeŋ], bien sûr aux côtés du francisme *abèque*.

⁵⁴ LACOU, Jean, 1853. *Op. cit.* p. 83

⁵⁵ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1863. *Op. cit.* p. 83

⁵⁶ Exception faite de la moitié nord du Médoc, où le même phonème se réalise en [u], et du Foyen.

Lacou semble donc lui aussi utiliser la référence que constitue Jasmin pour une partie des auteurs girondins d'expression occitane de son époque comme une *caution* linguistique. Caution dont la nécessité peut s'expliquer par l'incongruité de l'usage d'une langue minoritaire - un « patois » - dans un registre élevé, qui est celui de la poésie sentimentale. L'aspect quelque-peu puéril d'imitations aussi grossières semble s'expliquer par le fait que le choix, pour un poète du XIX^e siècle en région bordelaise, de la langue minoritaire nécessite impérative d'être justifié (excusé ?) par le *prétexte* de l'imitation d'un auteur. Mais n'accablons pas Lacou en faisant de lui un simple recracheur des vers des autres : un poème d'inspiration relativement peu jansémienne tel que *Lous Parans*⁵⁷ (malgré encore des /o/ finaux post-toniques) atteste une capacité de création non exclusivement imitative.

Puisque le plan de cet article est thématique et non pas chronologique, il sera permis de se pencher sur deux recueils de poésies imprimés en Gironde quelques années avant la gloire de Jasmin.

Le cas le plus troublant est celui des *Tastounemens d'un avuglé* de Charles Garrau, déjà cité. Étrange destin que celui de Charles Garrau-Fontneuve notaire royal (1781-1846), descendant d'une lignée de notables foyens notaires de père en fils, frappé de cécité subite alors qu'il servait en Espagne dans l'armée auprès de son oncle maréchal de camp, qui acheva sa vie pauvrement comme instituteur dans l'école qu'il avait fondée, en 1820 à Ste-Foy. D'une génération antérieure à celle de Jasmin, il publie en 1817 sa première œuvre occitane, d'une veine romantique très proche de celle qui sera plus tard celle de Jasmin, *Laorén et Sobade*. Elle sera suivie par *La Mort d'Anthée* en 1818. D'autres poèmes suivront, qui seront rassemblés en 1838 dans les *Tastounemens*. Dans la préface de ceux-ci, Garrau s'adresse à son oncle, le maréchal de camp, justifiant au passage son choix d'utiliser l'occitan pour ses œuvres :

Ce fut pour toi, malheureux et banni, que j'essayai de soumettre aux règles de la poésie l'idiome patois que tu aimais. J'espérai te distraire, éloigner de ton esprit les sombres pensées de l'exil, en te parlant le langage particulier de la contrée que tu as tant chérie, et vers laquelle te rappelaient alors tes vœux et tes souvenirs !⁵⁸

Garrau aurait donc écrit en occitan dans le but de plaire à son oncle et bienfaiteur. Il s'exprime dans le parler du pays foyen, occitan unifié de façon naturelle, parler de rencontre entre le gascon du Bordelais, le limousin de l'ouest du Périgord et les variantes languedociennes du Bergeracois voisin et de l'Agenais proche. Il ne cite pas les sources ni les inspirations qui ont été les siennes dans *Ma vie*, courtes *stances allégoriques* dans lesquelles il parle de son parcours⁵⁹.

⁵⁷ LACOU, Jean, 1869. *Op. cit.* p. 259

⁵⁸ GARRAU, Charles, 1838. *Op.cit.* pp.5 et 6

⁵⁹ GARRAU, Charles, 1838. *Op.cit.* pp.7 à 9

Pêle-mêle, à sa lecture, des noms viennent à l'esprit : Jean-Pierre Claris de Florian (une des références revendiquées de Jasmin), Bernardin de Saint-Pierre, Chénier, Châteaubriand, peut-être Goethe, sans doute Béranger pour les œuvres les plus tardives... La place de Garrau dans cet article est donc discutable, car en aucun cas il n'a pu s'inspirer de Jasmin. Quand paraissent ses œuvres complètes, en 1838 à Bordeaux, l'Agenais n'en est qu'au début de sa carrière. Il n'a pas encore atteint le pinacle de la gloire, et bon nombre de ses grands poèmes ne sont pas encore écrits, notamment celui auquel *Laorén et Sobade* fait le plus penser, *Françouneto*. L'histoire est différente, et si la vertueuse et chaste Françouneto connaît à la fin les joies d'un mariage d'amour, les amants maudits Laorén et Sobade, sortes de Paul et Virginie des coteaux de Dordogne, périront enlacés dans l'océan, fuyant le monde qui s'oppose à leur union. Mais la veine du poème de Garrau, quoi que beaucoup plus court et moins complexe que celui de Jasmin, en évoque déjà la musique, si l'on compare par exemple les deux passages consacrés aux descriptions physiques des héroïnes respectives :

Dous grands els bien fenduts, d'un blu tendré tintas,
 Qué douas uços d'ébèno en arceou courounavon,
 D'espés, dé loungs perpils, lou meillour fey deu nas,
 Une gorjo, qu'un liard sans péno aourio barrado,
 Dey dens d'un blan dé la, dé jolliés vermeillouns,
 Une car dé lavastré, une taillò eylansado,
 Un air modesté et doux, et per fin tous ley dours ;
 En paou dé mots, vaqui lou portrait de la fillo.⁶⁰

Françouneto a dus èls bious coumo dus lugrets ;
 Semblo que l'on prendro las rozos à manâdos
 Sur sas gaoutos rapoutinâdos ;
 Sous pièls soun bruns, rebillounats ;
 Sa bouco semblo uno cirèjo ;
 Sas dens encrumiyon la nèjo ;
 Sous pès pitchounets soun moullats,
 Sa cambo ès fineto, laougèro ;
 Anfin, Françouneto, acòs èro⁶¹

Aucun des deux poètes ne s'est manifestement inspiré de l'autre. Jasmin ne semble pas être venu à Sainte-Foy du vivant de Garrau. Nous avons donc vraisemblablement ici non pas un disciple, mais un précurseur de Jasmin, ou pour mieux dire un contemporain en poésie, dans l'échelle chronologique de la littérature occitane. Garrau fait partie de ces poètes pré-félibréen injustement oubliés, un de ceux qui, comme Fabre d'Olivet ou Xavier Navarrot, ont permis à la langue d'oc de s'illustrer à nouveau, comme à l'époque baroque, dans les genres les plus élevés.

⁶⁰ GARRAU, Charles, 1838. *Op.cit.* p. 12

⁶¹ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1842. *Las Papillotos de Jasmin, tomo segoun.* Agen, Noubel, p.179.

Plus claire et évidente est la parenté des *Plous et ris* de l'instituteur réolais Jean-Marie Buget, parus en 1848 à La Réole, commune de la rive droite de la Garonne située à environ 65 km au sud-est de Bordeaux⁶². Le recueil, d'une tonalité romantique et sentimentale, est du reste entièrement dédié à *M. Jansemin* :

Jou praoubét ! à tu grand poète,
Dount la gloire rase lou cèou,
É déns lou soureil sé reflète,
Dé moun luth timide é ta néou
Gaousi t'adressa lou prélude ;
Aouras un régard piétadous !
Jansemin, sé ma bouas es rude
As lou co téndre é générous.

Qué bos ? aou mitan dé l'aouratye,
Quand la ma sé gounfle é brouncis,
D'un chant gracios ou saoubatye,
Maourè lou flot qué s'esmalis,
Lou matalot bresse soun ame ;
É, librant sa béle à tout bént,
Cante, s'éndrom, é dé la lame,
Séguis lou branle é lou courrént.

Ataou dé ma souffrance dure
Ma Muse adoucin lou pouzoun,
Amourtis l'ale dou malure
É mé brèsse dé sa cansoun ;
Ataou la turmente s'oublide ;
Ataou pér la Muse éndroumit ;
Moun calice pu dous sé bide,
Jansemin, n'as pas tu souffrit ?

Sabes, oh ! sabes dé la bie
Quaou pés nous espoutchis lou cap ;
É chèn lou tablèou dé la mie,
O poète, toun ame sap
Coume noste ame és rousigade,
Dé quaou pan amèr sé nourris,
Dé qualles plous és arrousade ;
Car èy légit touns *Soubénis*.

Dèche mé dounc canta ! ma Muse
Arrayade à toun grand souréil
Crégnera méns, pr'aquère ruse,
Lés bioues clartats dou rébéil ;
Débat toun génie abricade,
N'aura pas pouou d'un cèou crumous ;
É pér tu s'ère proutégeade,
Légirén belèou *Ris é Plous*.⁶³

⁶² BUGET, Jean-Marie, 1848. *Plous é ris, poésies*. La Réole, Pasquier.

⁶³ BUGET, Jean-Marie, 1848. *Op. cit.* pp. 1 et 2

Jusque-là, nous avons évoqué des poètes appartenant à la même famille idéologique et politique que Jasmin : un christianisme social, portant haut les valeurs de charité, d'amour de son prochain et de chasteté. Avec Théodore Blanc, déjà cité, nous avons affaire à un écrivain républicain socialiste revendiqué, fils d'un militant socialiste originaire de l'Albigeois, incarcéré sous le Second Empire pour *excitation à la guerre civile*, comprendre pour avoir encouragé les anarchistes et fauteurs de troubles, nous dit Alain Viaut⁶⁴. Ce typographe et chroniqueur au sein de deux journaux républicains de gauche appartenant à la famille Gounouilhou, *Le Don Quichotte* et surtout *La Gironde*, qui deviendra en 1872 *La Petite Gironde*. C'est dans les colonnes de celle-ci qu'entre la fin des années 1860 et 1877, il commence à rédiger des chroniques gasconnes, chroniques politiques destinées à encourager le vote républicain chez des paysans de la ceinture maraîchère de Bordeaux plutôt enclins au vote conservateur. Ces petits textes, imités du style de Verdié, alternent dès 1865 avec des œuvres plus importantes, à portée sociale ou morale, comme *Cop d'uill sus un bal masquat*⁶⁵, *Lou supplice d'un paysan*⁶⁶ (tous deux de 1865) ou encore *La médaille é soun rebert*⁶⁷ (1868), autant de *satires gasconnes* qui confèrent au typographe bordelais une épaisseur que d'autres auteurs occitans bordelais n'ont pas. Blanc composera un roman-feuilleton occitan sentimental inachevé et inédit, *Caoufrés*, paru dans *La Gironde* entre avril et juin 1871, probablement le premier exemple du genre en langue d'oc. Nous gardons de lui quelques almanachs gascons, nous savons aussi qu'il créa un journal, *Lou Raouzelet*, dont il a déjà été question. Mais c'est le recueil de poésies *Quaouques brigailles*⁶⁸ (Quelques miettes) paru en 1868 qui lui vaut la bienveillance de critiques pourtant sévères, comme Edouard Bourciez :

Depuis un demi-siècle, je ne dis pas en Gascogne, bien entendu, mais du moins par ici en Bordelais, il ne s'est révélé aucun autre homme qui ait été capable de revivifier l'idiome, et de lui infuser un sang nouveau.⁶⁹

Quant à Berthaud, généralement dur avec les auteurs girondins d'expression occitane, il reconnaît *son réel talent*.⁷⁰

C'est ce même majoral Pierre-Henri Berthaud qui affirme que la pièce *Martine*, paru dans *Quaouques brigailles*, est *très nettement influencée par Jasmin*⁷¹. Il est malaisé de confirmer, références à l'appui, si ce poème sentimental qui raconte

⁶⁴ VIAUT, Alain, 1988. *Op. cit.* p. 243

⁶⁵ BLANC, Théodore, 1865. *Cop d'uill sus un bal masquat, satire gascoune*. Bordeaux, Gounouilhou.

⁶⁶ BLANC, Théodore, 1865. *Lou supplice d'un paysan, anecdote comico-dramatique en vers patois et français, racontée par un habitant du Médoc*. Bordeaux, Gounouilhou.

⁶⁷ BLANC, Théodore, 1868. *La médaille é soun rebert, laméntatiouns d'un orphéouniste malhérous*. Bordeaux, Gounouilhou.

⁶⁸ BLANC, Théodore, 1868. *Quaouques brigailles. Mous quarante ans, Part, soubre hibert, Les Bénédougnes, Martine*. Bordeaux, Gounouilhou.

⁶⁹ BOURCIEZ, Édouard, 1928. « Lous Desbroumbats. Théodore Blanc, poète bordelais (1840-1880) » *Reclams de Biarn e Gascougne*, 9, pp.181-184. Cité par VIAUT, Alain, *op. cit.* p. 237.

⁷⁰ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p. 70.

⁷¹ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p. 70.

une désillusion amoureuse doit véritablement à l'Agenais plus qu'à un autre poète romantique. Il a été également évoqué une influence janséminienne précisément de *L'Abuglo de Castel-Cullié*⁷² pour *Les Bénédiougnas*, poème de Blanc publié dans le même recueil, dont la structure en tercets organisés en rimes croisées, puis redoublées, est manifestement calqué sur *Le Pas d'Armes du roi Jean*, de Victor Hugo, publié en 1828 dans les *Odes et ballades*⁷³. C'en est même manifestement un pastiche gascon assumé. Il est vrai que Jasmin a utilisé dans *l'Abuglo* des alternances d'alexandrins avec des vers plus courts (des pentasyllabes exactement) afin de casser la monotonie rythmique et donner davantage de vie au poème. Mais il est difficile d'affirmer que Blanc se soit inspiré de cet ouvrage en particulier. L'influence du Jasmin pur et sentimental de *L'Abuglo* et de *Françouneto* peut aussi se ressentir dans le roman-feuilleton *Caoufrés*, où le personnage d'Hortense, fille de mauvaise vie repentie et sauvée par l'amour, rappelle les héroïnes de Jasmin. Mais c'est aussi dans le texte déjà évoqué du *Raouzelet*, mettant en scène la « langue gasconne » sous les traits d'une vieille femme misérable assimilée à l'image de la mère, que Blanc évoque le Jasmin de l'apostrophe à Sylvain Dumon⁷⁴ :

Lou pu grand péssomén que truque l'homme, aci,
 Acò quand nostro may, biéillo, feblo, desfeyto,
 S'arremozo touto, et s'allièyto,
 Coundannado pel medeci.
 A soun triste cabés que jamay l'on nou quitto,
 L'èl sur soun èl et la ma dins sa ma,
 Poudén-bé, per un jour, rebiscoula sa bito,
 Mais hélas ! anèy biou per s'escanti douma.⁷⁵

Bénédiçsèby la Proubidénce, quan énténdury truca à ma porte.

Estury surpris, car ère tard é tout lou mounde droumèbe dens lou billatje.

Oubry.

Une biéille fame, peynude, magre, blanchoye, couberte de péilleraouts, couyfade d'une coyè pendillènte é deslissade, se présentèt, é, d'un airt qué fédébe coumpassioun, me dichut :

« Suy la Lèngue gascoune. Me bèdes chéns habits, chéns secourt, chéns un tioule per me capéra »
 [...]

« Chère lèngue, me rappèles das soubénis bien tristes. Balà perqué t'eymi. La may que m'a baillat lou joun te counéchèbe, te parlèbe, é quan, dens moun june atje, mous uills alassats per la fièbre ne poudèben pas se bara, énténdèby sa boix, puléou feyte per lous plagns que per les cansouns, frédonna :

Soun, soun, soun.

Bène, bène, bène !

Soun, soun, sou

Bène, bène doum !

» Et mous uills se barrèben, lou sounéil bénèbe, é repaousèby dens lous bras de la qui ey tan eymade é que la mort a priste trop léou !

» Ère és partide récèbe la recoumpénse que méritèbe per les pénes qu'a aougudes à m'élèba.

⁷² VIAUT, Alain, 1988. *Op. cit.* p. 247.

⁷³ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p. 70.

⁷⁴ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1842. *Las Papillotos de Jasmin, tomo segoun.* Agen, Noubel, p.63.

⁷⁵ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1842. *Op. cit.* p.63.

» Mais tu as damourat.

» Maougré lous péilleraouts que te coubren, lou chagrin que te rogue, te recounéchy.

» Te baillerey moun magre apouy. Te garderey déns ma cabane. Quan seras rémiste, que tous habits raspats seran rapédaçats. Quan ta coye sera lissade de frés. Quan tous pés murtrits adare seran caoussats de mignouns petits souliés, é que lurs ribans croiseran sus tes caousses blanques. Quan tes papillottes seran frisades, labéts te présenterey as Bourdelés, é lous beyras, n'én suy ségu, t'apploudi encare é te bailla das sourides. »⁷⁶

Le souffle, la musique, l'esprit y sont, même en prose. Le long développement de prosopopée féminine de la langue-mère défunte et vivante à la fois atteste une réflexion de fond comparable à celle qui habitait Jasmin à l'époque de la lettre à Dumon. Nous n'avons aucune preuve que Blanc ait connu ni même lu Jasmin. Il ne prêchait pas exactement pour les mêmes couleurs : volontiers railleur vis-à-vis de l'institution catholique, fils d'un contestataire socialiste, Blanc a bâti une œuvre baignée d'une morale toute laïque, de l'univers de laquelle Dieu est absent. Il est cependant probable qu'il ait connu le très chrétien Jean Lacou - un temps libraire, rappelons-le - puisque ce dernier lui dédie son poème *La Gouyate daou Bucheroun, desdiade aou Pouète Théoudore Blanc*⁷⁷.

Vers la même époque, c'est un autre anticlérical qui se réclame de Jasmin, cette fois ouvertement. Il s'agit d'Élie Boirac (1810-1884), boulanger et pamphlétaire originaire de Saint-Macaire, petite ville de la rive droite de la Garonne, à 45 km en amont de Bordeaux. Les œuvres de Boirac sont toutes inédites. Poète gascon tonitruant, truculent, il s'est essentiellement consacré à de flamboyants pamphlets adressés à ses ennemis. Républicain, anticlérical, ce qui lui valut le bannissement l'exil pendant le Second Empire (il s'exila en réalité sur la commune voisine, de l'autre côté de la rue, chez son cousin), Boirac est une figure complètement oubliée du paysage occitan girondin et général. Ses deux œuvres maîtresses sont *Lou Tintamarre* (1846), violent diatribe gasconne contre un ennemi personnel, et *Lou Riguedoundoun* (1868), vers qui attaquent son concurrent, le patron de la boulangerie coopérative de St-Macaire Gilaresse, suite aux lois de juin 1868. Le choix onomatopéique des titres, qui sonnent comme des cymbales, renvoie immédiatement au *Chalibary* de 1825⁷⁸ mais également le style et l'écriture. Or, Boirac ne fait pas mystère de ses inspirations :

Sabi fort bien que maougré sa rudesse
Noste patois a tabé sa finesse !
Témoins lous bers dou poète Agenès,
Si délicats, pu béroys qu'en francès !
Mais jou, praoubas, jou malhurus rimayre
Doun les éscriouts n'an rès que pusquen playre,
Qu'èsi dous bers en despit d'Appoloun
Tantos Francès et tantos en Gascoun

⁷⁶ BLANC, Théodore, 1871. *Lou Raouzelet*. Inédit, Bordeaux.

⁷⁷ LACOU, Jean, 1869. *Op. cit.* p. 175.

⁷⁸ JASMIN, Jacques BOÉ dit, 1825. *Lou Chalibary, poëmo héroïco-burlesque en tres chans en patois agenes*. Agen, Noubel.

Mais qu'un démoun san cesse a moun aoureille
Mé dit : BOUYRAC, ta muse se rébeille⁷⁹

Nul autre poète agenais que Jasmin ne pouvait, en 1868, inspirer un auteur girondin. Si Jasmin il y a chez Boirac, ce n'est du reste pas le Jasmin tendre et sensible, c'est à coup sûr le Jasmin tonitruant et truculent de la lettre à Sylvain Dumon ou de l'apostrophe à Ernest Renan. Le titre du *Riguedoundoun* évoque également le fameux *Rigo-rago agenés* de Charles Ratier (1853-1924), beaucoup plus tardif (1894)⁸⁰. Notons qu'entre les premières œuvres de Boirac (*Lou Tintamarre*, *Réncountre*) et le *Riguedoundoun*, la langue, les vers, l'écriture globale du bouillant Macarien semblent s'être considérablement améliorés.

Cet exemple et celui de Blanc montrent que Jasmin a influencé les poètes occitans du Bordelais bien au-delà du cercle de ceux qui partageaient ses idées. Ses adversaires politiques eux-mêmes ont composé en s'inspirant du *poète Agenés*, signe de l'objectivité de son génie, capable de transcender les clivages les plus marqués : faire avouer à Boirac son admiration pour un « réac » ami des curés au nom d'une communion dans l'écriture occitane, est un exploit que seul Jasmin, sans doute, était capable de réaliser.

Avec la fin du XIX^e siècle, l'influence de Jasmin sur la littérature occitane du Bordelais se confond avec l'arrivée du Félibrige, en Gascogne généralement, puis plus spécifiquement en Gironde. Les modèles mistraliens, relayés par les félibres gascons tels que Simin Palay et Michel Camelat par l'intermédiaire de la revue *Reclams de Biarn e Gascounho* deviennent une référence stylistique à laquelle il faut se plier. Cependant, les liens idéologiques et esthétiques entre le jeune Mistral et Jasmin, probablement entendu dans les salons parisiens, en compagnie de Sainte-Beuve, Lamartine et Nodier, sont réels.

En Bordelais, le Félibrige se développe véritablement à la toute fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant, avec des figures telles que les frères Conord, le chanoine Lafargue, André Brion, tous membres de l'*Escolo daou Médoc*, mais aussi Jean Maurice, et plus tard l'abbé Bergey, Masson, Émilien Barreyre ou Gric de Prat.

Berthaud propose de voir dans *La Rabagassade*⁸¹ de l'abbé Arnaud Ferrand une influence janséminienne. Arnaud Ferrand (1849-1910) curé de St-Pierre-de-Mons, petit village mitoyen de Langon, était connu pour un auteur talentueux et un redoutable rhéteur. Fervent adversaire de la république et en particulier de

⁷⁹ BOIRAC, Élie, 1868. *Lou Riguedoundoun*. Inédit. Transmis par l'aimable bienveillance de Joël Baudet, viticulteur à Pian-sur-Garonne, descendant du poète.

⁸⁰ RATIER, Charles, 1894. *Lou Rigo-rago agenés mailadis, jouïnos, tintèinos* Agen, Ferran frères.

⁸¹ FERRAND, abbé Arnaud, 1879. *La Rabagassade, poème satirique en langue gasconne avec traduction en regard. Souvenirs de l'ex-maire de Boutausac*. Bordeaux, Boriano, imprimerie St-Joseph.

Gambetta et ses alliés (Eugène Spuller, Fourichon, Adolphe Crémieux, Glais-Bizoin), il compose à l'occasion de la prise de pouvoir de celui-ci lors des événements de septembre 1870 qui aboutissent à la proclamation de la république ce pamphlet occitan très violent. Probablement trop violent : antisémitisme, diffamations, attaques personnelles, sous des noms déguisés, les nouveaux gouvernants républicains sont passés à tabac. Les méthodes sont celles de la presse polémique de l'époque, et n'ont rien d'exceptionnel à condition d'être replacées dans un contexte. Mais, comme le déplore Berthaud,

Malheureusement, c'est un pamphlet d'actualité (...). De nos jours (*en 1953, nda*) la plupart des traits et allusions restent lettre morte pour le lecteur moyen (...). On ne saurait trop regretter que le très réel talent de l'abbé Ferrand se soit pratiquement borné à un genre fatalement frappé de caducité.⁸²

Ferrand semble avoir appartenu au Félibrige, ce qui fait de lui probablement le félibre girondin le plus précoce. Mistral, dans le *Trésor dóu Felibrige*⁸³ le cite comme tel :

Lou félibre Ferrand, l'abbé Arnaud Ferrand, auteur de la *Rabagassade*, poème satirique en dialecte bazadais, né à Saint-Pierre-de-Mons (Gironde) en 1849.⁸⁴

Ferrand écrit en graphie mistralienne, avec la traduction en regard selon les conventions félibréennes. Il a donné un poème, *La cansoun dou roussinoun* à la *Revue Félibréenne*, nous dit Berthaud⁸⁵. Cependant il est certain que le ton, la musique des vers, font bien plus penser à Jasmin (qu'il ne cite jamais), le Jasmin polémiste, mais aussi par certains aspects à Dador et à Verdié, qu'à Mistral. Ceci dit, il est difficile d'en dire davantage sans se risquer à de la surinterprétation.

En 1911, paraît un ouvrage de la façon d'un auteur libournais qui manie à l'occasion l'occitan local appelé par lui *pichadey*, gascon girondin mêlé de languedocien périgourdin, caractéristique de la basse vallée de la Dordogne, Jean-Edmond Lapelletrie (1847-1915)⁸⁶. Le style de Lapelletrie s'inspire davantage de Verdié que de Jasmin. Il présente cependant un degré de conscience linguistique supérieur à la majorité de ses contemporains, en se posant *a minima* la question de la graphie à employer :

En l'absence de règle établies pour l'écriture de notre patois libournais, l'Auteur l'écrit *comme on le prononce*, ce qui est généralement admis pour les divers patois de la langue d'oc.⁸⁷

⁸² BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p. 80.

⁸³ MISTRAL, Frédéric, 1881. *Lou Trésor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français*. Aix, Remondet-Aubin ; Avignon, Roumanille ; Paris, Champion.

⁸⁴ MISTRAL, Frédéric, *op. cit.* édition de 1979, Culture Provençale et Méridionale, Marcel Petit, p.1131.

⁸⁵ BERTHAUD, Pierre-Henri, 1953. *Op. cit.* p. 79

⁸⁶ LAPELLETRE, Jean-Edmond, 1911. *Fantaisies libournaises, œuvres variées d'un enfant de Libourne*. Libourne, Ballet.

⁸⁷ LAPELLETRE, Jean-Edmond, 1911. *Op. cit.* p. 51.

Lapelletrie ignorait donc manifestement la graphie mistralienne, ou ne souhaitait pas l'employer. Sa conscience de l'existence d'une langue d'oc, même s'il en appelle les dialectes et sous-dialectes *patois*, laisse penser qu'il a néanmoins eu accès à quelque information, à quelque éclairage sur la nature exacte du *patois libournais* au point d'être capable de le resituer dans l'ensemble occitan. Ce contact, c'est probablement avec Jasmin, pourtant décédé depuis de longues années, qu'il a eu lieu. En effet, Lapelletrie dans ce même livre propose des traductions des principales poésies de Jasmin en français, afin de permettre à un plus large public d'avoir accès à son œuvre. Il s'agit donc encore une fois d'un admirateur du poète-perruquier, auprès de qui il a tenu, comme avec tant d'autres, le rôle d'un révélateur de sa propre identité.

Jasmin, révélateur de ce que je suis ?

C'est probablement aussi le rôle qu'il a tenu, plus de soixante-dix ans après sa mort, auprès du félibre cubzaguais Joseph Allain (1891-1959). Ce poète discret, viticulteur à Saint-André-de-Cubzac, petite ville des bords de la Dordogne à une trentaine de kilomètres au nord de Bordeaux, nous a laissé une quinzaine de poèmes occitans inédits, écrits entre 1931 et 1933 et dont certains ont été publiés dans le journal local *Le Cubzaguais*. Félibre mais n'écrivant pas en norme mistralienne, Allain a été le chantre effacé de la majeure partie des félibrées girondines des années 1930, notamment celle de 1931 à Saint-André même, mais aussi celles de Targon, Sainte-Croix-du-Mont, Blaye, Bordeaux... Son style sent l'influence croisée de plusieurs auteurs, français (Victor Hugo, Baudelaire) mais surtout occitans : on pense aussitôt à Aubanel, l'Aubanel triste de la *Miugrano*, à Antonin Perbosc, à Paul Froment, à Mistral, et bien entendu à Jasmin. Le poète nous donne d'ailleurs la clé de son écriture dans le poème *En soubeni d'une félibrade* :

Oh, dèns quet bét endreyt, coure la neuyt toumbabe,
L'ombre d'hommes sabénts alors m'enbirounabe.
D'Obanéou, de Mistraou et dou grand Jansemïn
Lou souffle rebingut ére sus moun camïn.⁸⁸

Allain écrit ce texte comme une confession, une explication de son cheminement de poète et d'Occitan. Chez ce poète occitan de l'*ethos*, la manière d'être, où l'occitan était libre de toute théorie et de toute école, la construction du discours comme porteur de la pensée a passé par la découverte de Jasmin et des félibres - avant qu'il en devienne un lui-même - comme ce fut le cas pour ses confrères de plume. Plus d'un siècle après ses premières œuvres, Jasmin, rencontré au détour d'un vers, continue manifestement d'être le révélateur, mais aussi le justificateur

⁸⁸ ALLAIN, Joseph, 1932. *En soubeni d'une félibrade*. Poèmes inédits.

de l'expression d'une conscience, de ce *logos* occitan que chaque auteur qui s'y est trouvé confronté a dû prendre tant de soin à justifier.

Il s'agit ici d'admirer la rémanence de Jasmin dans la conscience occitane girondine. Même des années après sa mort, même après l'effet de mode, même après l'éclosion de ce nouveau projet sociétal que fut le Félibrige, les effets de l'aura du poète-coiffeur sont restés opérants, éveillant des auteurs à eux-mêmes. Jasmin a donné aux poètes du Bordelais la conscience de ce qu'ils étaient et une raison de l'être.

Mèste Verdié fut la parole occitane du Bordeaux gascon du XIX^e siècle. Jasmin fut sa conscience. Par son discours de fond, son approche de la langue mêlant rapport affectif et démarche linguistique rationnelle, il a justifié ce que Verdié avait illustré. Dans tous les milieux sociaux, dans toutes les familles politiques, Jasmin a réveillé le pays bordelais en formulant la réalité sous-jacente qui existait sans en avoir conscience. Jasmin a contribué à donner cette conscience. Il n'est pas dans le propos de cet article de revenir sur les mécanismes sociolinguistiques - d'ailleurs mal connus - qui ont conduit le Bordelais à rester en marge de l'occitanisme contemporain, dont il a incontestablement manqué le train. Mais si nous pouvons aujourd'hui nous retourner sur une production littéraire et poétique richissime, dans tous les genres possibles, sur plus de huit siècles en terre bordelaise, si nous possédons ce trésor dormant qu'il est plus que temps de remettre à sa place légitime, c'est à l'humble faiseur de papillotes du Gravier, devenu phare de la conscience d'oc, que nous le devons.